

fusion intelligente et réciproque de toutes les aristocraties, il en est une qui a gardé le pas sur toutes les autres, et dont le prestige est indélébile ; c'est la noblesse titrée, la noblesse positive, la noblesse de race. On a beau la traiter de préjugé et de puérilité, et émousser contre elle les flèches du ridicule, elle n'en demeure pas moins une arche sainte vers laquelle convergent des milliers de désirs et d'ambitions. Tout railleur en cette matière me fait l'effet du renard de la fable dépréciant le raisin qu'il ne peut atteindre. Tel homme, rassasié de fortune et de renommée, mourra de dépit pour n'avoir pu manger de ce raisin.

C'est précisément cette soif ardente de s'anoblir qui a engendré à notre époque cette maladie que nous avons qualifiée autre part de *titromanie*, créant ainsi, pour désigner ce débordement, un néologisme analogue à celui par lequel Piron caractérisa la manie de rimer (*métromanie*). Des milliers d'affamés s'efforcent chaque jour, par de vrais tours de gobelet, de se tailler une petite portion dans le gâteau aristocratique ; le *Bourgeois-Gentilhomme* est tiré maintenant à cent mille épreuves ; Turcaret, Brid'Oison et Georges Dandin veulent absolument et partout être titrés. Il faut certes bien qu'une chose qui provoque tant de convoitises et tant d'insomnies soit une puissance réelle et incontestable avec laquelle il est bon de compter. La comédie actuelle est pleine de types pris sur nature de ces pourfendeurs de la noblesse qui s'humanisent et s'accordent dès qu'un noble ruiné veut s'associer aux écus de leurs filles. Quelle étrange fascination exerce donc ce prétendu hochet pour amener de tels résultats ? Vanité, dit-on.